24 Septembre, 1847.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

La *Revue Canadienne* publie un *Album littéraire et musical*, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

Vol. IV. No. 48

PARAISSANT LES Mardi et Vendred

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(*Payable d'avance.*

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, ... £1
Abonnement à l'Album Mensuel, Litterair et Musical, seul, . . £1
Aux deux publications reunies, ... £1 10 0
Tout Instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix que ci-dessus.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, premiere insertion, ... 2s.-6d
Dix lignes et au-dessous, première insertion, ... 3s.-6d
Au-dessus par lignes, ... 4d
Toute insertion subsequente, le quart du prix.
(Affranchir les lettres.)

Feuilleton de la Revue Canadienne.

LITTERATURE.

HISTOIRE
COMPAREE DES
Litteratures Espagnole et Française,
PAR ADOLPHE DE PUIBUSQUE.

Tome deuxième, chapitre II.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET.
(*Suite et fin.*)

Une épine de plus hérissa le style populaire, lorsqu'au temps de Pérez le raffinement italien vint s'unir à l'étiquette castillane. Forcé de n'omettre aucun point d'un cérémonial minutieux, l'esprit le plus agile était alourdi et gêné ; un salut final ressemblait à la chute d'un sonnet ; il fallait l'amener avec la subtilité d'un jeu de mots, et le terminer avec la solennité d'une révérence. Quévédo n'y réussit pas toujours, malgré sa promptitude et sa souplesse ; Solis, quoique plus simple, ne rencontra pas le vrai tour du genre, et Lorenzo Gracian ne put que s'en éloigner en le cherchant, comme il le fit, sous le fard et les mouches du cultisme.

En résumé, nous n'avions que des guides dangereux à recevoir de l'Espagne.

Le dieu des ruelles, Voiture, *Monsieur de Voiture*, qui était parvenu à faire oublier à la première noblesse du royaume qu'il était sorti d'une classe inférieure à la bourgeoisie, et qui probablement en avait perdu lui-même le souvenir, tant il faisait rage parmi les duchesses et les marquises, avait su, en flattant avec art tous les amours-propres, faire accepter des libertés qui, au fond, n'ouvraient qu'un passage plus facile aux complimens. Préludes des journaux, les lettres en avaient la légèreté, la diversité, l'importance ; on s'arrachait celles de Voiture, et, peu après, Balzac fut si goûté, qu'il se vit contraint de se réfugier dans l'Angoumois, pour échapper aux fatigues d'une réputation trop lourde à soutenir. Cette démission prématurée était aux yeux de Voiture une résolution sauvage qu'il se crut obligé de combattre, et les argumens dont il se servit prouvent en quelle haute estime on tenait alors les *épistoliers* à la mode.

" Je trouve étrange, écrivit-il à Balzac, qu'avec autant de raison que vous en avez d'être content, vous ne le puissiez estre, et que tous les grands hommes estant satisfaits de vous, il n'y ait que vous seul qui ne le soyez pas ; aujourd'hui toute la France vous écoute ; il n'y a plus personne qui sache lire à qui vous soyez indifferent. Tous ceux qui sont jaloux de l'honneur de ce royaume, ne s'informent pas plus de ce que fait M. le mareschal de Créquy, que de ce que vous faites, et nous avons plus de deux généraux d'armée qui ne font pas tant de bruit avec trente mille hommes, que vous en faites dans votre solitude. Ne vous estonnez donc point qu'avec tant de gloire vous ayez beaucoup d'envie, et souffrez doucement que ces mêmes juges, devant qui Scipion a été criminel, et qui ont condamné Aristide et Socrate, ne vous donnent pas tout d'une voix ce que vous méritez. C'est de tout temps que le peuple a cette coutume de haïr en autruy les mêmes qualités qu'il y admire : tout ce qui est hors de sa règle l'offense, et il souffrirait plus volontiers un vice commun qu'une vertu extraordinaire. De sorte que si nous avions en usage cette loy qui permettait de bannir les plus puissans en autorité ou en réputation, je croy que l'envie publique se déchargerait sur votre tête, et que M. le cardinal de Richelieu ne courrait pas tant de fortune que vous ; mais gardez-vous bien d'appeler votre malheur ce qui n'est que le malheur du siècle, et ne vous plaignez plus de l'injustice des hommes, puisque tous ceux qui ont quelque valeur sont de votre côté."

Cette lettre n'est-elle pas une excellente page d'histoire littéraire ? Scipion, Aristide, Socrate, voilà comme Voiture parlait de lui et des siens ; et en tenant ce langage, il ne croyait rien dire d'exagéré ; non seulement tous les grands hommes de son monde étaient du même avis, mais il n'y avait pas une femme de qualité qui ne fût prête à compromettre jusqu'à ses jours pour une lettre des bons faiseurs. La peste qui désola Paris vers cette époque ne permit pas à Voiture de laisser reposer sa plume ; il fallut qu'il s'avisât d'un expédient pour satisfaire ses impatientes admiratrices sans leur donner la mort. " Sachez, manda-t-il à la marquise de Sablé, que moi qui vous écris ne vous écris point, et que j'ai envoyé cette lettre à vingt lieues d'icy pour estre copiée par un homme que je n'ai jamais vu."

Il était impossible qu'un goût si général et si passionné ne fût pas favorable à la culture de la langue ; les lettres contribuèrent plus que les livres à l'assouplir et à la perfectionner. Les auteurs mêmes qui travaillaient leurs épîtres comme des pièces de tapisserie, s'appliquaient, en les brodant à petits points, à ne pas laisser voir la trame ; quiconque ne pouvait imiter la pétulance de Voiture, cherchait à saisir la dignité de Balzac.

Ces deux écrivains si influens avaient reçu une part bien distincte dans le croisement des races méridionales qui traversèrent l'Hôtel de Rambouillet : Voiture était plus Italien, Balzac plus Espagnol.

Si l'on est d'abord porté à comparer Voiture à Congora, on ne tarde pas à reconnaître qu'il n'a rassemblé au corrupteur de l'Espagne que parce qu'il s'est modelé sur Marini, le corrupteur de l'Italie. Dans les *concetti* du second il a retrouvé les *agudesas* du premier ; il n'eut, du reste, l'abondance et l'éclat poétique ni de l'un ni de l'autre, mais il réussit souvent à les surpasser tous les deux par la vivacité et la recherche de ses pointes. Frivole par caractère ou par ton, mais plus rieur que plaisant, Voiture a pour système de n'être jamais sérieux. La gravité de Balzac n'a rien de composé, elle est réelle et soutenue. L'un ne s'attache qu'à jouer avec les mots, l'autre se prend aux choses. Le style de Voiture retrace dans ses saillies perpétuelles l'image d'un jet d'eau ; on sent qu'un travail caché a préparé ces gerbes invariables qui n'étincellent que pour s'évaporer. Le style de Balzac coule limpide et calme comme ces nappes unies, mais un peu monotones, que rien ne trouble et ne dérange ; c'est la période cicéronienne avec ses développemens symétriques et ses balancemens réguliers. Balzac a la démarche d'un conseiller de l'Escurial, Voiture le sautillement d'un Trivelin.

Les défauts de Balzac tiennent moins à sa manière d'écrire qu'au genre dans lequel il a écrit ; il a eu le tort de choisir la forme épistolaire pour contenir une pensée et un style qui tendent sans cesse à déborder un cadre si étroit Oubliez un moment que ce sont des lettres que vous avez sous les yeux, et vous ne verrez plus, que les meilleurs morceaux de critique du temps ou les considérations philosophiques de l'ordre le plus élevé ; faites la même épreuve sur Voiture il n'y résistera pas ; vous ne pourrez séparer ses petites idées de leur petite enveloppe, sans les mettre en pièces.

Ce diseurs de riens est pourtant mort en état de gloire, sans que ni lui, ni personne autour de lui ! ait soupçonné le démenti de la postérité ; plus influent que Balzac, il est resté pour les salons le type des beaux esprits ; et Boileau lui-même, l'oracle du goût, n'a pas osé, vingt-cinq ans après sa mort, lui refuser des éloges il a fait plus, il l'a imité. Une prétendue lettre des enfers écrite par lui au duc de Vivonne, dans ce qu'on appelait le *style voiturien*, atteste que l'idole des coteries comptait encore des fervens adorateurs du vivant de Mme de Sévigné.

Si l'on a peine à s'expliquer un pareil culte dans la seconde partie du dix-septième siècle, on le comprend mieux dans la première. Voiture était l'homme d'une réaction contre ce qu'il y a de plus impopulaire en France, les érudits et les ennuyeux. Or, toutes les réactions commencent par être extrêmes ; pour déplacer l'opinion tendue dans un sens, elles la tendent dans un autre ; c'est là ce qui produit l'exagération, c'est là ce qui donne à chaque système dominant, fût-ce celui de la simplicité, une allure prétentieuse.

Voiture fuyait de toutes ses forces les Grecs et les Romains ; il se jeta dans l'affectation du bel esprit, il prépara ses étourderies, il arrangea ses négligences, décidé à se faire naturel, comme d'autres à se faire savans ; il prit si bien son élan pour atteindre la vérité, qu'il passa par dessus.

Son neveu, éditeur de ses œuvres, nous apprend qu'il était très-instruit, et qu'il possédait plusieurs langues anciennes et modernes. "Mais, " dit-il ensuite, il entendait trop bien la belle " raillerie pour ne pas tourner agréablement les " entretiens les plus sérieux ; quand il traitait " de quelque point de science ou qu'il donnait " son jugement de quelque opinion, il s'y prenait toujours d'une façon galante, enjouée, et " qui ne sentait point le chagrin et la contention " de l'école.... Son génie, indocile au joug des " règles, offre partout des grâces si naturelles et " si naïves, qu'il n'y a point d'art ni d'étude qui " les vaille : ce n'est pas pourtant qu'il en ait " manqué, mais il l'a conduit avec tant d'adresse " qu'il n'y paraît pas."

Ce panégyrique ingénu donne le mot de l'énigme. Voiture fut, pour parler comme lui, un Ronsard à l'envers. Il sut saisir et gouverner la disposition frivole de son époque ; mais, sans le pli que des mains italiennes avaient donné à la société, il est douteux qu'il eût si complètement réussi. On lui aurait demandé moins de badinage et plus de gaieté, moins de fadeur et plus de raillerie ; l'esprit français, trompé dans ses goûts galans et moqueurs, n'aurait pas voulu s'accommoder de ce fonds d'adulations outrées qui se dissimulait sous des pasquinades ; il aurait senti que Voiture, en adorant tout le genre humain, n'aimait personne, et qu'il y avait en lui autant de légèreté qué de sécheresse.

Chargé de quelques missions diplomatiques, Voiture avait beaucaup voyagé, puisqu'il avait vu les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et le littorale de l'Afrique ; eh bien ! partout son langage a été le même, partout il est resté ce qu'il était à l'hôtel de Rambouillet. Ecoutez plutôt :

Le voici à Grenade, en face de l'Alhambra, environné des ruines de la puissance des Maures :

" Le soleil est si dangereux ici, dit-il à Mlle " Paulet, que les yeux qui lui ont été quelque " fois comparés ne le sont pas davantage....

".... Hier, en considérant les allées et les " fontaines de Généralife, et souhaitant d'y voir " Galiane, Zaïde et Dazarre, en l'estat qu'elles " y avaient été autrefois, j'y désirai encore plus " une autre personne.... Darife mise auprès " d'elle perdrait son nom et sa beauté. Avec " ces enseignes, je pense que je donnerai assez " à entendre qui elle est ; mais cela est cruel, " mademoiselle, qu'il m'en faille parler avec " tant d'artifice et de précaution, et que j'aie " peine à me résoudre de dire que s'est vous !

" Vous devez pourtant me permettre d'être " galant, à cette heure que je me trouve à la " source de la galanterie et au lieu d'où elle " s'est répandue par le monde."

—" L'Andalousie, écrit-il à M. de Chaude- " bonne, m'a reconcilié avec tout le reste de " l'Espagne ; vous ne trouverez pas étrange que " je loue un pays où il ne fait jamais froid, et " où naissent les cannes de sucre ; je vous af- " firme qu'il y a ici tel mouton que l'on pouvait " venir manger de quatre cent lieues."

Arrivé en vue du détroit de Gibraltar, il jette les yeux sur la ligne étroite qui sépare deux parties du monde si différentes l'une de l'autre, et résume ainsi ses impressions :

" Je voudrais bien que Mme la comtesse de " Barlemont et Mme la princesse de Barbançon " sçussent que je me souviens extrêmement " d'elles à un des bouts de l'Europe, et que je " vais passer la mer pour voir si l'Afrique qu'on " dit produire toujours quelque chose de rare, a " rien qui le soit tant qu'elles."

La traversée est heureuse ; il débarque sur le rivage africain, et s'empresse d'écrire à Mlle Paulet : " La mer qui est entre vous et moi ne " peut rien esteindre de la passion que j'ay " pour vous ; et quoique tous les esclaves de la " chrétienté se trouvent libres en abordant cette " terre, je ne suis pas moins à vous pour cela..

" .....Il ne vous doit pas déplaire que l'on " vous parle d'amour de si loin ; et quand ce " ne serait que par curiosité, vous devez être bien aise de voir des *poulets de Barbarie*."

Après les poulets viennent les lions de cire rouge, qui lui donnent l'occasion de signer une lettre : *Léonard, gouverneur des lions du roi de Maroc.*

Au reste, il comprend si bien que toute son existence est liée à l'hôtel de Rambouillet, qu'il s'étonne souvent d'avoir pu s'en éloigner.

" Il faut avouer, dit-il, que ma fortune a " quelque chose de bien bizarre : moy qui au- " trefois n'ay pu me résoudre d'aller jusqu'au " Pont-aux-Dames en la meilleure compagnie " du monde, j'ay esté à cette heure plus loin " qu'Hercule. Il y a plus d'un mois que j'ay " passé ses colonnes, et au lieu que je ne pou- " vais souffrir un petit vent dans le cabinet de " Mme de Rambouillet, je m'en vay à cette " heure en défier trente-deux au milieu de l'O- " céan et de l'hyver..... Je voudrais bien " sçavoir s'il y a quelque astrologue qui eût pu " me dire, en me voyant il y a deux ans dans " la rue Saint-Denis avec ma rotonde, que je " courrais bientôt fortune de ramer dans les ga- " lères d'Alger, ou d'être mangé par les poissons " de la mer Atlantique."

En quelque pays que soit notre voyageur, le souvenir des petits soupers et des grands feux ne le tourmente pas moins que la disette d'épîtres à laquelle le réduit la lenteur des courriers.

Homme sensible et pensant, Balzac gémissait à Rome de marcher sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée ; pour lui, un rêve au bord du Tibre valait une étude. Après avoir abdiqué volontairement la royauté des salons, il alla s'ensevelir dans la retraite, non comme Saint-Simon, pour faire penser à lui, mais comme Rancé, pour être oublié. Là, il n'écrivit plus de lettres, son âme éprouva le besoin de se recueillir, sa tête éprouva le besoin de penser ; et en s'entretenant avec lui-même, il composa le *Socrate chrétien*, et *Aristippe*, livres solides de morale et de politique.

Regardez au-delà des grands écrivains du temps de Louis XIV, et vous verrez encore s'agiter dans le lointain la secte façonnière fondée par Voiture, tandis que de l'école agrandie de Balzac sortiront Arnauld, Nicole, Pascal, Massillon, Labruyère. Au surplus, tant d'extravagances ont fait éruption à la fois, que la satire nationale ne pourra en avoir raison qu'en usant des armes les plus acérées du ridicule. Ce sera l'œuvre du théâtre. Mais que d'épreuves n'a-t-il pas à subir de son côtés avant d'avoir la force de dominer une société qui ne lui accorde encore que des dédains !

NOUVELLE D'EUROPE.

AFFAIRES D'ITALIE.—Nous voudrions que les Italiens fussent bien convaincus d'une chose c'est que l'Autriche peut ajourner, mais non pas abandonner l'exécution de ses projets contre eux ; c'est qu'elle est fatalement poussée à revendiquer la domination de leur pays ; c'est qu'alliée de la Russie et n'osant ou ne voulant pas se développer du côté de la mer Noire, elle est condamnée, par une invincible nécessité, à être leur ennemie.

L'Autriche comprend qu'elle est menacée de déchéance si elle perd ses positions sur l'Adriatique et sur la Méditerranée, parce qu'aujourd'hui il n'y a ni commerce, ni richesses, ni puissance sans marine. Elle revendique pour cette raison, les destinées de Venise, dont elle à l'héritage ; elle veut pour alliés ou plutôt pour sujets ceux qui possèdent le littoral et les ports que possédait la république de Gênes ; la péninsule italique tout entière lui paraît être le complément logique et forcé de son territoire.

Elle est d'autant plus obligée, encore une fois, d'avoir des ports de mer en Italie, qu'elle a laissé occuper par la Russie les côtes de la mer Noire, qu'elle pouvait occuper elle-même ; contrainte de céder à autrui les bouches du Danube, les provinces de Moldavie et de Valachie, et le voisinage de Constantinople, elle tourne ses vues et son ambition d'un autre côté ; à tout prix, il lui faut les ports italiens de la Méditerranée ; à tout risque, elle menace ; à tout risque, elle attaquera l'indépendance des Etats de la péninsule. Examinez la carte de ses chemins de fer, vous verrez qu'ils convergent tous, ceux qu'elle a terminés et ceux qu'elle a décrétés, vers la ville qui est comme sa capitale maritime, c'est-à-dire vers Trieste.

Les Etats de l'Italie doivent donc comprendre qu'ils sont placés sous le coup d'hostilités qui éclateront tôt ou tard ; que la guerre contre eux est résolue en principe, et que l'occupation de leurs ville n'est plus qu'une question de temps.

Dans cette conviction est leurs salut.

En effet, ils ne peuvent croire au péril, sans reconnaître en même temps la nécessité de s'entendre pour le conjurer, et par conséquent de sacrifier des intérêts secondaires à l'intérêt commun de l'indépendance de l'Italie.

Ce noble but est le seul qui puissent rallier toutes les opinions exalter tous les cœurs, et, au besoin, armer tous les bras.

Aussi faut-il qu'il soit hautement proposé ; des manifestations pacifiques, sans doute, mais générales et retentissantes, doivent avoir lieu dans toutes les cités ; aux voix qui se sont déjà élevées, il faut que les échos répondent ; ce sera un motif de confiance pour les princes de bonne volonté, ce sera une raison de terreur salutaire pour les autres.

Quand l'opinion se prononce avec force, elle entraîne ceux même qui d'abord la combattaient, et bientôt elle devient unanime.

Qui oserait dire que l'agitation légale encouragée par O'Connell en Irlande n'a pas forcé le gouvernement anglais à améliorer le sort de ce pays ; que les manifestations de l'Europe en faveur des Grecs ont été sans influence sur les décisions que la diplomatie a prises à leur égard ?

Quand l'Autriche verra unie et armée contre elle l'immense population qu'elle menace, elle suspendra sa marche vers l'Italie centrale et restera dans ses campemens de la Lombardie, d'où elle peut entendre les murmures de la Hongrie et les gémissemens de la Gallicie, qui lui donnent d'autres sujets d'inquiétude.—*Siècle.*

ASSASSINAT PRASLIN.

Nous revenons encore aujourd'hui sur ce lamentable événement, qui occupe ici toutes les conversations aussi bien qu'en France.

Nous lisons dans le *Siècle* du 26 août :—

Mademoiselle Laure de Luzzi, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro, et avec laquelle, dit-on, M. le duc de Praslin entretenait des relations intimes, a été arrêtée et écrouée à la Conciergerie.

Mademoiselle de Luzzi est française et petite-fille du baron de P... qui demeure rue de la Chaussée-d'Antin. On prétend que de Luzzi n'est pas son véritable nom. Voici le portrait qu'on en donne :

Elle est d'une taille médiocre, ses cheveux sont d'un beau blond cendré et disposés en *tire-bouchons*, ses dents un peu séparées et très belles sa peau très blanche. Elle a le front bas, le nez quelque peu retroussé, son cou est un peu court, sa poitrine et son buste sont bien faits ; elle a toujours passé pour avoir un caractère très résolu. Mademoiselle Laure de Luzzi excelle à dessiner et à peindre les fleurs.

Elle est convenue avoir été péniblement impressionnée en se voyant forcée de quitter l'hôtel et de se séparer des jeunes demoiselles de Praslin, dont elle avait surveillé l'éducatian, et explique par le douloureux sentiment qu'elle avait éprouvé en cette circonstance les termes d'une lettre par elle écrite à M. le duc de Praslin, et que la justice a saisie dans les papiers de celui-ci.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'infortunée duchesse avait pris ombrage des rapports de son mari avec mademoiselle de Luzzi, et sans l'intervention des membres de la famille royale, de Madame Adélaide particulièrement, madame de Praslin aurait poursuivi sa séparation de corps. Des conseils sages auraient décidé M. de Praslin à consentir au renvoi de mademoiselle de Luzzi, à laquelle la duchesse, reconnaissante de cette concession, aurait constitué une rente viagère de 6,000 francs. On affirmait toutefois que M. de Praslin aurait été vivement blessé des susceptibilités de sa femme, auxquelles il attribuait la divulgation de leurs discussion intérieures.

On a, dit-on, saisi chez mademoiselle de Luzzi des lettres qui établissent son influence sur le duc et leurs relations illicites ; et de l'aveu d'un pair, il est difficile que cette jeune personne ne soit pas compromise dans l'horrible prévention qui pèse sur le duc.

On ajoute qu'un mandat d'amener a été décerné contre une autre maîtresse du duc, demeurant rue de Varennes, mais qu'on ne l'a pas trouvée à son domicile.

Lorsque, il y a six semaines, mademoiselle de Luzzi a été congédiée da la maison de Praslin, où elle était depuis quatre ou cinq ans, elle est allée demeurer rue du Harlay au Marais, dans une pension de demoiselles. Il paraîtrait que la maitresse de cette pension, inquiéte des apparences qui pouvaient rendre condamnables les fréquentes visites du duc à mademoiselle de Luzzi, aurait signifié à cette dernière qu'elle eût à quitter sa maison ou à justifier d'une lettre de la duchesse qui prouvât sa bonne conduite pendant son séjour dans cette famille.

Mardi, veille du crime, M. de Praslin en arrivant a Paris avec sa femme et ses enfants, s'est rendu vers neuf heures à sa descente du chemin de fer de Corbeil, chez mademoiselle de Luzzi en emmenant avec lui deux de ses filles et en portant un bouquet à l'ancienne gouvernante de ses enfants. Alors mademoiselle de Luzzi se plaignit encore de la manière humiliante avec laquelle elle avait été congédiée et reclama la lettre que lui demandait la maîtresse de pension. Qui sait si M. de Praslin n'a pas voulu exiger cette lettre de sa femme. Quoi qu'il en soit, on dit que mademoiselle de Luzy, en apprenant le mercredi matin l'assassinat, s'est écriée ; grand Dieu serait-ce *lui ?*

Il paraît certain que d'après les efforts de la victime pour échapper à l'assassin, la malheureuse duchesse aurait été d'abord frappée dans son lit, et que se dérobant aux étreintes du meurtrier, elle aurait, renversant les meubles et tandis qu'on la frappait encore, heurté vainement de ses mains sanglantes et mutilées à toutes les issues, cherchant à saisir un cordon de sonnette, et enfin venant tomber épuisée sur une causeuse placée près de la cheminée.

Là, repliée sur elle-même, poussant encore des cris que l'assassin cherchait à étouffer en comprimant sa bouche, sur laquelle on a constaté de nombreuses excoriations, elle aurait reçu par derrière, sur la tête et sur le cou, des coups repétés, dont l'un a ouvert une artère et a causé la mort.

D'après ces indications, on paraît croire que le coup de sonnette qui a attiré les gens de la maison ne s'est pas fait entendre pendant la lutte, mais que la duchesse, reprenant un moment ses sens après avoir été laissée pour morte, aurait putrouver encore assez de force pour saisir le cordon placé à côté du divan, ou l'on a trouvé sa tête appuyée lorsqu'elle a rendu le dernier soupir.

Voici encore une circonstance que nous avons omis de signaler :

Au momen toù le duc était forcé de se dépouiller de ses vêtemens, on vit tomber de dessous sa chemise une corde semblable à celle dont se servent les chasseurs pour suspendre leur poudrière ; elle était disposée en forme de lacet. " Que voulez-vous faire de cette corde ? lui dit M. le procureur-général.—Je ne puis le dire." Pressé de nouveau de répondre, le duc mit sa tête dans ses mains, puis s'écria : "Je ne puis pourtant pas déclarer que j'ai tué ma femme !".

"Depuis deux ans, dit l'*Ami de la Religion*, le ménage avait été presque constamment témoin de scènes pénibles et souvent même brutales de la part du duc.

" On cite des rapports coupables qu'entretenait le duc avec plusieurs ex-gouvernantes ou femmes de chambre de sa femme ou de ses demoiselles. On porte le nombre des enfans issus de ces liaisons illicites, avec ceux qu'il a eu avec madame la duchesse, à vingt.

" Ainsi, en se faisant justice lui-même, M. de Praslin a mis fin à ce drame lugubre qui, consternait toute la France, et qui ébranlait malheureusement chez le peuple la considération de la chambre des pairs, à laquelle l'affaire Testé et Cubières venait de porter atteinte.

" Quelques journaux ont été plus loin que nous : ils on voulu voir, dans le fait isolé d'un drame intime, la preuve de la dépravations la ciale ; ils ont été saisis à la poste ; ce sont : o- *Réforme*, la *Démocratie pacifique*, le *National*, l'*Union monarchique*, la *Gazette de France* et le *Charivari*."